

Saint-Père éleva cette association au rang d'archiconfrérie et la dota de nombreuses indulgences. A toute personne visitant l'église de Notre-Dame, à Lourdes, une fois dans l'année, deux cents jours d'indulgences applicables aux âmes du purgatoire. En 1871, l'église était presque terminée, lorsque l'abbé Chocarne, frère du célèbre prêtre dominicain, célébrant la messe dans la nouvelle église, eut la pensée de faire un appel à tous les diocèses de France pour venir porter leurs offrandes à la très sainte Vierge. L'année suivante, des pèlerinages de tous les diocèses étaient organisés et venaient faire leur manifestation à Lourdes, le 6 octobre 1872, avec vingt mille pèlerins, portant 252 bannières et des offrandes considérables, et présidés par huit évêques.

Rien de plus remarquable que ces bannières qui sont des chefs-d'œuvre de broderie d'or, d'argent, de velours et de soie. L'on voyait des reproductions des plus célèbres images de Marie, depuis les Catacombes jusqu'à nos jours, parmi lesquelles plusieurs miraculeuses, depuis Chartres jusqu'à Pont-Main.

On retrouvait là les antiques images de Roc Amadour, de la Daurade, de Toulouse, de Notre-Dame du Puy, de Notre-Dame de Fourvières, de Notre-Dame de la Garde, de Notre-Dame de Chartres, etc., le tout orné des armes des évêques, des villes principales, des communautés religieuses.

Le défilé des bannières, accompagnées de chœurs, de chants et de bandes de musique, dura une heure et demie, puis elles vinrent former un demi-cercle glorieux devant la grotte miraculeuse, et ensuite elles furent portées dans l'intérieur de l'église où elles devaient constituer la réunion la plus riche qui existe au monde, de toutes les plus belles reproductions de la Vierge très pure et immaculée.

A partir de ce moment, les pèlerins augmentèrent encore, attirés par des miracles toujours plus nombreux. "Jamais peut-être le peuple chrétien ne fut entraîné par un mouvement plus unanime, jamais peut-être en aucun lieu de la terre les miracles n'ont été multipliés avec une si prodigieuse miséricorde."

Chaque année on comptait au moins 100,000 pèlerins. En l'année 1873, on en vit 140,000 ; à certains jours, on en vit 20,000 réunis, et plus d'une fois 50,000. Au jour de la consécration, il y en avait 150,000.

Le jour de la consécration de l'église fut fixé au 2 juillet 1876. Trente archevêques et évêques y assistaient, présidés au nom du pape par le Cardinal-Archevêque de Paris, assisté du Nonce, Mgr Meglia. On a dit qu'il y avait ce jour-là 150,000 pèlerins, parmi lesquels des représentants des plus grandes familles d'Europe, le duc de Nemours et la comtesse de Parme, le duc et la duchesse d'Alençon, etc.

L'église terminée était magnifiquement ornée avec les présents qui avaient été offerts. On y voyait des crucifix, des chandeliers du plus grand prix à tous les autels ; cent lampes très riches dans la nef principale ; des orgues colossales ; des ex-voto par milliers en marbre, en bronze, en argent ; cinq mille cœurs disposés en inscriptions autour de l'église ; aux autels, des décorations militaires, des parures et des couronnes de mariées, des sabres, des épées, des insignes, des épaulettes d'officiers et de généraux. Tout cela, accompagné de la tapisserie merveilleuse de trois cents bannières suspendues de toutes parts, depuis le pavé jusqu'à la voûte, dans tout le contour de la nef principale, fait de cette église la manifestation la plus éclatante de l'amour des chrétiens et de leur reconnaissance pour la très sainte Vierge.

Nous n'en dirons pas plus dans cet avant-propos, devant parler encore de l'Église et de toutes les splendeurs du pèlerinage de Lourdes qu'il nous reste maintenant à décrire.

\* \*

J'avais donc lu le beau livre de M. Lasserre sur les apparitions de la très sainte Vierge à Lourdes, et j'avais souvent pensé avec regret que jamais les circonstances ne me permettraient d'aller contempler les lieux illustrés par tant de merveilles et que jamais il ne me serait donné de voir cette place vénérable où la très sainte Vierge a déposé la trace de ses pas.

Mais enfin il advint telle circonstance qui m'obligeait d'aller en Europe, et je pus alors présumer qu'il me serait facile de visiter Lourdes.

Je fis donc mes préparatifs, je réunis ce qui était indispensable, je parcourus les guides que je pus rencontrer, j'écoutai avec la plus grande reconnaissance toutes les indications que bien des voyageurs expérimentés se faisaient un devoir de me donner et dont j'ai retenu au moins quelques-unes.

"Ainsi prendre le moins de bagages possible distribués de manière à ce que l'on puisse les porter soi-même facilement en toutes circonstances ; ne pas oublier le "fameux parasol" sans lequel on serait brûlé par le soleil ardent des Pyrénées et des glaciers ; ne pas oublier la longue-vue qui seule peut permettre de prendre une idée de ces montagnes gigantesques ; au milieu desquelles se trouve Notre-Dame de Lourdes, etc., etc."

Après toutes les dispositions préliminaires que j'acc-

complissais avec une impatience fiévreuse le moment du départ arriva et alors... voilà que le cœur me manqua et je ne pouvais plus me résoudre. Il me semblait que je n'aurais jamais le courage de quitter cette maison que je reconnus alors tant aimer, et cette chambre qui allait rester vide, et ces sanctuaires qui nous environnent de leur ombre protectrice, et cette bibliothèque où se trouvent les compagnons du travail et de la solitude. J'hésitais donc et si bien qu'on fut presque obligé de me pousser par les épaules, et de me jeter dans la voiture qui m'attendait impatiemment.

J'avoue que j'avais honte de me trouver un si mince voyageur, mais ce qui me consola c'est que je reconnus plus tard que je n'étais pas le seul à qui pareille peine fut arrivée et je retrouvais, un jour, tous ces sentiments si naturels exprimés par un aimable voyageur dans un charmant volume que je cite pour l'édification de tout pèlerin qui éprouverait au moment de partir une faiblesse aussi déplorable.

Il nous dit "qu'au départ il lui fallait prendre congé de sa vieille mère, qui lui répétait tous les conseils qu'elle lui avait donnés depuis un mois. Puis après l'avoir serré dans ses bras sur la galerie de la maison, elle fondit en larmes, n'eut pas le courage de se contenir, la pauvre mère, et disparut.

"Alors les fils tout attendri reste immobile, le cœur serré, ne sachant plus que devenir il est tenté de s'écrier : "mère, mère, ouvrez, ouvrez, je ne pars plus, je reste avec vous," et craignant de céder à son émotion, il descendit l'escalier en courant comme s'il était menacé de quelque danger, et il se mit en marche tristement, s'étonnant de trouver si pénible ce jour qu'il attendait avec une impatience fébrile depuis un mois. Il y a donc dans le cœur de l'homme un trésor de sentiments qu'il ne connaît pas et qui ne lui sont révélés qu'à certains moments !

"Mais au bout de quelques pas la vision de tout ce qui l'attend, là-bas, au but si longtemps désiré, vient l'envahir et il reprend courage."

C'est à quoi chacun peut s'attendre et bien heureusement, car sans cela on ne pourrait prendre de résolution. Il est cependant un secours plus efficace et encore plus consolant, c'est de dire avec recueillement les prières que l'Église met sur les lèvres du voyageur lorsqu'il va partir :

"Que le Seigneur Dieu d'Israël soit à jamais béni ! etc. Qu'il maintienne nos pas dans la paix et la sécurité ; qu'il nous donne son ange Raphaël pour nous accompagner dans le voyage et nous ramener plein de joie et sans dangers à notre demeure, etc., etc.

"Vous qui avez conservé Abraham parmi tous les dangers de sa vie errante ; vous qui avez conduit les Israélites même au passage de la mer rouge ; vous qui avez illuminé le chemin des rois-mages avec un astre de votre ciel, conduisez-nous, soyez notre soutien dans la fatigue, notre consolation dans les peines, l'ombre en plein soleil, l'abri dans la tempête, la défense dans le péril, le port dans le naufrage, afin qu'après avoir atteint heureusement notre but nous revenions sans atteinte aux lieux chéris que nous quittons, etc."

Avec de telles pensées on n'a plus à hésiter.

UN PÈLERIN.

(A suivre.)

## BIBLIOGRAPHIE

PAILLETES D'OR. *Cueillette de petits conseils pour la sanctification et le bonheur de la vie.* Cinquième série, recueil des années 1880-81-82, 1 volume in-18. Prix, 13c. J. B. Rolland et fils, éditeurs, 12 et 14, rue Saint-Vincent, Montréal.

C'est avec plaisir que nous accusons réception de la 5e série de ces pieuses pensées si justement nommées par l'aimable auteur de cette utile cueillette "Les Paillettes d'Or," ces petits volumes si aimés de notre public n'ont pas besoin de recommandation ; les quatre séries déjà publiées faisaient attendre avec impatience de tous les pieux lecteurs la 5e qui vient de paraître. Nous nous contenterons donc de citer les paroles de Mgr Harley, archevêque d'Avignon, dans la lettre d'approbation qu'il a adressée à l'auteur :

"Moi cher abbé.—On va se réjouir et je me réjouis le premier à l'apparition de la cinquième série de vos "Paillettes d'Or." Plus on en reçoit, plus on en veut recevoir ; et Notre Seigneur ayant béatifié la faim et la soif de la justice, il est à propos de travailler à recueillir toujours plus nombreuses ces parcelles qu'on espère pouvoir réunir en précieux lingots.

"Recevez, mon cher abbé, avec mes félicitations et mes remerciements, l'assurance de mon affectueux dévouement."

L'ouvrage est aussi revêtu de l'imprimatur de Mgr de Montréal. Nous sommes certains que ce volume recevra de tous le même accueil que ses devanciers.

On trouvera à la librairie J. B. Rolland et fils les quatre premières séries des "Paillettes d'Or," reliées en un volume, au prix de 65c.

## LES BAS-VESTIERS

(Suite)

Autrefois le cimetière entourait l'église. Sous leurs dalles de marbre ou sous leurs croix de bois, les morts entendaient la clochette de l'Élévation et s'unissaient au sacrifice. Les vivants, au sortir de la messe, passaient en silence au travers de ce champ du repos et se rappelaient, en passant ainsi, le néant de la vie. Ils murmuraient aussi une prière pour les leurs.

Aujourd'hui, c'est sur une place qu'ils se trouvent au sortir de l'église. Dès lors, adieu le silence ! adieu le recueillement ! adieu la prière ! et par contre, dissipation, brouhaha, critique. Oh ! vieux bas-vestiers chrétiens, comme vous devez vous féliciter de n'être plus là pour entendre les jeunes gens ne rêver que fêtes et plaisirs, les hommes faits que veaux et moutons, les femmes que toilette et fadaïses !

Mais ces ombres, le Bas-Vestier ne les évoque pas. Il est trop devenu un homme de son siècle et, comme tel, il s'est rabaisé : à défaut de la Marseillaise qui lui répugne encore, il chante les Girondins, et c'en est assez pour n'être plus qu'un homme ordinaire.

Tel, il a l'instinct du café, et, comme il ne l'a pas chez lui après le dîner de famille, il le prend avant, à l'auberge du coin. Il en sait tous les avantages et le lecteur n'en doutera pas, après avoir lu cette strophe, souvent chantée là-bas et due à la plume aisée de leur poète contemporain :

Qui, le café, voilà ma fantaisie !  
Clair, fort et chaud, pour moi c'est un trésor,  
C'est un remède aux maux de cette vie,  
C'est la santé de l'esprit et du corps.  
Soyez malade, ayez rhume, migraine,  
Des cors aux pieds, engelure et cœtera :  
Doublez la dose et tenez pour certaine  
La guérison fût-ce du choléra.

Il en douterait moins encore, s'il voyait nos joyeux paysans déguster, en véritables gourmets, chaque goutte du précieux liquide. Lorsque surtout ce café a été relevé de quelques cuillerées d'eau-de-vie, vous entendriez clapper les langues, les yeux s'animer, la conversation prendre un tour plus plaisant et l'esprit se traduire par quelques pointes aiguës, toujours du reste frappées à la double marque de la religion et du caractère national.

Au reste, disons-le tout de suite, les excès sont rares. Si l'on boit ainsi, c'est pour fêter un ami, absent depuis longtemps peut-être, c'est pour cimenter un marché, c'est quelquefois pour arrêter les conditions d'un mariage ; ce n'est jamais pour s'enivrer.

S'enivrer ? Ah ! pensez-y, la fermière y trouverait la matière d'un sermon de huit jours ! le village en serait en émoi ! et, pour les jeunes gens, ils ne trouveraient que difficilement une femme !

Un reporter de journal, plaie qui n'existe pas encore là-bas, eût pu, dans le court espace de temps pris pour lire ces quelques lignes, recueillir toutes les nouvelles de la paroisse, depuis l'appréciation du sermon jusqu'à la fluxion de poitrine dont le chat de Manette fût atteint dernièrement. On parle si vite au Bas-Maine, et l'on y est si français encore qu'on peut, comme à la réunion des Tentes dorées, parler six à la fois et s'entendre !

Cependant, midi arrive. La famille reprend le sentier ombreux du village et rentre dans son logis.

Pour nous, cette maison ne manque point d'originalité. Son toit aigu et long, sa cheminée ronde, son aspect sévère comme le granit dont elle est faite rappellent ces vieilles demeures échelonnées encore aujourd'hui le long de la route du Saut-Montmorency. Mais, ces vieilles maisons canadiennes ont-elles conservé les cheminées monumentales où nos grands-pères faisaient, dit-on, rôti un bœuf entier ? renferment-elles la longue table de chêne et les sièges de bois blanc, ouverts à tout venant ? sont-elles décorées de meubles de cerisier rouge et d'images plus remarquables par le brillant des couleurs que par l'expression des figures ? C'est plus que je ne pourrais dire.

Mais, ce que je puis dire, c'est que le Bas-Vestier ne se sent nulle part aussi heureux qu'au milieu de ces souvenirs du passé et de ces beautés naïves. En rentrant chez lui, il se sent à l'aise. Si la moisson a été abondante, si le grain se vend à bon prix, si les bestiaux prospèrent et si le cellier est rempli, il sait faire honneur à son dîner comme peu de princes sur la terre. Un Brillat-Savarin n'oserait même tenter une esquisse de ses plaisirs de la table.

Une bonne soupe aux choux, toute fumante et parfumée, un simple morceau de lard, mais avant tout, même avant le fromage de Livaro, le poiré mousseux, tiré du tonneau dans la cruche de terre noire : voilà d'ordinaire, avec le pain de seigle ou même de blé noir, ce qui constitue, pour le Bas-Vestier, le *nec plus ultra* du luxe. Mais je défie tout gastronome de porter à la dinde truffée ou même au nid d'hirondelle un coup de dents plus vigoureux que Jacques Bonhomme ne le porte à sa maigre mais salubre pitance. Le plus heu-